

Dominique CAMUS

RENCONTRES
AU PAYS DU MAGIQUE
ENQUÊTES SUR LES SOURCIERS,
VOYANTS, GUÉRISSEURS,
MAGNÉTISEURS, SORCIERS...

Éditions OUEST-FRANCE

L'Arlésienne

Avant de passer en revue les différents types de magiciens qui exercent dans notre société, il convient de dire quelques mots sur un important personnage dont il est fait mention dès qu'on aborde ce sujet : le charlatan.

Sans préjuger du sérieux des uns et des autres, la situation est néanmoins des plus simples : l'imposteur, c'est toujours l'autre, celui que l'on ne voit jamais ou, à l'inverse, celui qui trop souvent tente de « crever l'écran » de nos rêves télévisuels. Nonobstant le fait qu'il est la hantise du client, ce personnage mystérieux joue un rôle important, car c'est par rapport à son existence hypothétique que se forgent les jugements et que se définissent les différents modes de reconnaissance des dons qui fondent la renommée de ceux qui prétendent en posséder.

À défaut de pouvoir brosser un portrait type du « magicien excentrique », nous remarquons que les « hommes de pouvoirs » qui ne sont pas sujets à caution sont ceux dont la respectabilité provient d'une « demande sociale » qui a préalablement mis à l'épreuve leur aptitude et son usage. En d'autres termes, son efficacité a été jugée et non pas simplement vantée par le truchement publicitaire. En tout état de cause, la reconnaissance de la faculté – et donc sa « réalité » – ne peut provenir que de son attestation

par une partie du corps social, et non pas d'une autoproclamation. Si l'on doit pister l'escroc, c'est à ce point que les chances de rencontre sont maximales.

Cependant, les choses ne sont pas aussi simples qu'elles le paraissent. Si dans le monde rural, encore caractérisé par une certaine interconnaissance, le contrôle social joue pleinement pour distinguer les réels possesseurs de « dons magiques » de ceux qui s'en inventent, il n'en va pas aussi aisément en milieu urbain. Dans la cité, marquée par un anonymat plus important, l'appel publicitaire est généralement le seul mode pour faire connaître l'existence de ces personnes. Aussi ne peut-on pas considérer que tout parapsychologue usant de ce moyen est par définition suspect. C'est donc moins le boniment publicitaire qu'il convient d'examiner que ce qu'il induit. À l'inverse du magicien rural ou périurbain dont la clientèle forme une chaîne de bouches et d'oreilles sans cesse agissantes, le parapsychologue des villes n'a que des clients isolés les uns des autres. Ceux-ci ne forment pas un réel réseau clandestin, susceptible de se mobiliser pour consacrer ou dénoncer le prétendant à la renommée en ce domaine. Tout un chacun peut donc impunément se déclarer doué et, par la force de persuasion de la presse, s'installer confortablement dans un rapport marchand pratiquement sans contrôle. D'où, d'ailleurs, l'énorme disparité des prix de ces singuliers prestataires de services qui, sans scrupules, malgré une bonne foi complaisamment affichée, n'hésitent pas à ne pas garantir à leurs clients des résultats probants. Certains vont jusqu'à leur faire signer un contrat par lequel ils s'engagent à ne pas exercer de poursuites en cas de non-satisfaction.

Sans juger de telles pratiques (au demeurant de plus en plus répandues), d'autant que dans ce domaine les effets ne peuvent effectivement jamais être assurés à l'avance, je ne ferai état, dans cet ouvrage, que de personnes dont les facultés ne sont pas « sujettes à caution », parce que socialement admises et reconnues au travers

de critères traditionnellement codifiés. Ce livre traitant des principales pratiques reposant sur l'usage du « magique », celles liées à l'unique mise en œuvre de procédés empiriques – comme c'est le cas des rebouteux, chiropracteurs et autres ostéopathes – ne seront pas abordées, même si elles s'en approchent par maints aspects. Bien que les parapsychologues puissent cumuler les dons (un sorcier peut avoir des facultés pour découvrir les sources *et* pour prédire l'avenir), la classification qui va suivre respecte les distinctions faites par les usagers, car celle-ci prélude au recours de tel ou tel type de magicien (on ne s'adresse pas à un radiesthésiste pour résoudre une affaire de sorcellerie, pas plus qu'on ne requiert un guérisseur pour trouver une nappe phréatique). Cette typologie tient également compte du degré de « force magique » attribué à chacun : partant du bas de l'échelle où se trouvent les simples dons de détection, le lecteur est convié à gravir les échelons du magique pour, à terme, observer ceux qui ont l'incommensurable pouvoir de modifier à leur gré le cours naturel des choses.

CHAPITRE 1

Du sourcier au radiesthésiste

S'il est un fait acquis, c'est bien que l'homme ne peut ordinairement pas voir ce qui est soustrait à son regard. Au mieux, grâce à des machines sophistiquées (radars, sonars...) qui, en quelque sorte, prolongent ses sens, il peut se faire une certaine représentation des choses dissimulées. Or bon nombre de nos concitoyens pensent que certaines personnes ont la faculté de déceler et de localiser ces objets invisibles, tout simplement parce qu'elles ont « le don ». Cette opinion repose sur l'idée que notre univers ne serait qu'un immense champ vibratoire, et que tout ce qui le constitue produit des ondes.

Quoi de plus naturel alors qu'elles puissent être captées ? Dès l'Antiquité, les rhabdomanciens (du grec *rhabdos* signifiant « baguette » et *manteia* « divination ») ne détectaient-ils pas la présence de sources d'eau par le simple maniement d'une baguette de bois ? Comme les nappes phréatiques ne sont pas seules à émettre des radiations sur notre planète, les sourciers ne se privèrent donc pas d'en rechercher de plus lucratives, notamment celles provenant des minéraux comme l'or ou l'argent.

Du « faiseur d'eau » au chercheur de trésors, les « baguettistes » furent de tout temps considérés comme des personnages hors du commun, quelque peu sorciers. Or les mots de « sourcellerie » et de

« sorcellerie » étant phonétiquement proches et la fabrication de la baguette obéissant à un rituel magique, l'art de détecter les ondes, fluides et autres courants « magnétiques », fut considéré comme relevant de la divination. Il faut attendre la fin du XIX^e siècle pour que s'estompent les images sulfureuses liées à cette pratique. En accord avec les idées de l'époque, l'abbé Bouly crée en 1890 le terme de « radiesthésie » en associant le mot latin *radius* (rayon) au grec *aisthēsis* (sensation). D'emblée est ainsi impliquée l'existence de radiations que les hommes sont censés ressentir. S'il n'y a là rien de nouveau par rapport aux présupposés fondant la sourcellerie, les parapsychologues de l'époque ne s'embarrassent pas pour autant de cette possible objection. Les nouvelles découvertes scientifiques vont d'ailleurs apporter, si j'ose dire, de l'eau à leur moulin. Tout comme le font leurs collègues d'aujourd'hui, ils puisent dans le répertoire des théories en vogue afin d'extraire celles qui pareront leur pratique d'un incomparable vernis scientifique. Ainsi, pour entériner la thèse des radiations perceptibles, est-on allé jusqu'à brandir le modèle de la TSF. L'instrumentiste serait un récepteur captant les ondes des objets qu'il recherche. Cette assertion, d'aucuns l'étaient d'une explication d'autant plus redoutable qu'elle est simple : la perception extrasensorielle. Tout comme les rhumatisants sont sensibles aux changements atmosphériques et les allergiques aux pollens annonciateurs des beaux jours, les radiesthésistes ressentent physiquement la présence des sources radiantes. De fait, tous m'ont déclaré éprouver des symptômes présageant l'imminence de la découverte.

Ainsi Laurent Calvynec¹ a les doigts qui le démangent à mesure qu'il se rapproche de l'endroit d'où partent les ondes : « *Encore quand c'est d' l'eau qu'on cherche, ça va. C'est juste des petits picotements froids dans le bout des doigts, mais quand il s'agit de passer le pendule ou la baguette sur quelqu'un qu'est pris* [qui est envoûté], là

1. Bien entendu, tous les patronymes cités dans ce livre sont inventés.

c'est une autre histoire. C'est carrément l'inverse. J'ai les mains qui me chauffent. Quand le mal est fort [lorsque le sort est ancien et destiné à faire dépérir la personne], ça me pénètre jusque dans la poitrine. Je sens comme une chaleur m'envahir, comme si on me donnait des coups d'épingle ; ça, c'est un signe qui ne trompe pas. » Il en va de même pour Ghilaine Loiseleur qui déclare : *« Je me sens électrique à mesure que j'avance vers d'où ça vient. Ça me fait des frissons dans tout le corps, comme si j'étais traversée par les ondes. Lorsque je suis dessus, j'ai l'impression d'être totalement oppressée. »*

À l'évidence, leur corps est particulièrement sensible. Maux de tête, nausées, sensations de chaud ou de froid, d'engourdissement... sont autant de symptômes perçus. Guy Piétrél résume parfaitement ces avis : *« Les ondes, ça joue sur le système nerveux. C'est pour ça qu'il faut faire attention. C'est pas le tout de s'exposer à n'importe quoi. Quelquefois c'est pénible... et même dangereux ; faut pas rigoler avec ça. Si ce n'est pas bien grave de prendre les radiations de l'eau ou des métaux, c'est une autre histoire lorsqu'on est face à quelqu'un de malade. Là, pour sûr, vous êtes bombardé par toutes les ondes négatives qu'il porte. C'est pour ça qu'il faut faire très attention avec les malades... Moi, c'est bien simple, lorsque je suis fatigué, le pendule reste dans sa boîte. D'abord de faire ça lorsque l'on est crevé, c'est le meilleur moyen de faire des conneries. Et puis on risque de se charger de mauvaises ondes parce qu'on n'est pas assez en forme. D'ailleurs, moi j'ai toujours une grande plaque de plomb sous mon bureau pour me protéger, ça limite les dégâts. »*

Il est clair que la sensibilité du corps humain aux ondes qui l'entourent varie suivant la complexion de chacun. Tous les « pendulistes » interrogés considèrent qu'ils ont un don inné, *« une force interne particulière »* que d'autres n'ont pas. Pour Patrick Quirieux, les choses sont bien claires : *« Tout le monde n'est pas radiesthésiste. Vous allez donner le pendule ou la baguette à dix personnes et il va y en avoir seulement une ou deux qui vont pouvoir s'en servir. »* Bien

qu'il ait du mal à concevoir la nature et surtout l'origine de son Don, considérant que « *dans ce domaine, c'est dur de savoir exactement..., c'est de l'hébreu* », il remarque que son père l'avait lui aussi. D'où son explication, globalement partagée par ses confrères, d'une prédestination par la naissance, « *ces choses-là* » se transmettant « *dans le sang de génération en génération* ».

Si ce point de vue physiologiste peut prêter à sourire, l'acquisition d'aptitudes magiques par filiation est une idée couramment admise. Pour autant, si la transmission par le sang d'une « force » interne, d'ordre biologique, va de soi, il reste que cette prédestination doit être révélée à l'intéressé et, de ce fait, socialement validée, car, comme le souligne avec pertinence Pierre Salins : « *Ça ne sert à rien d'avoir le Don si on ne le sait pas. Dans le domaine, il y a beaucoup de gens qui s'ignorent et qui pourraient le faire. Mais encore faut-il le savoir.* » En d'autres termes, tant que le « pouvoir magique » n'a pas été dévoilé, il n'existe pas réellement. Cette potentialité peut cependant être décelée généralement par des « *sensations bizarres* » et conduire l'individu à en prendre conscience. Tout comme son père qui était guérisseur et radiesthésiste, François Girard éprouvait « *des picotements glacés dans les jambes* » lorsqu'il se trouvait à proximité d'un cours d'eau, d'une source, ou déambulait au-dessus d'une nappe phréatique. Tout comme lui, il avait l'impression d'avoir « *la tête qui se serre* » lorsqu'il était en présence d'une personne malade. Ayant eu maintes fois l'occasion d'entendre son père parler des phénomènes qu'il ressentait lorsqu'il exerçait ses facultés ou lorsqu'elles se manifestaient à son insu, il pensa qu'il était peut-être prédisposé à les avoir, lui aussi. Aussi s'en était-il ouvert à lui qui ne repoussa nullement cette hypothèse. De fait, sous sa houlette, François Girard apprit très vite à faire frémir la baguette et girer le pendule. Après qu'il l'eut accompagné dans certains de ses déplacements, il devint un fait acquis pour tous que le petit François avait hérité des dons paternels.

L'histoire de Marie Lourmel est également typique. Elle aussi était éprouvée par la proximité de l'eau ou de malades. Elle aussi sentait « *le don [la] travailler* ». Mais à la différence de François Girard, elle ne comprenait pas cette sorte de rébellion interne de son corps. Inquiets de voir leur fille, « *les nerfs à fleur de peau* », passer successivement d'un état fébrile à un autre proche de l'apathie, ses parents décidèrent de contacter un guérisseur, étant peu satisfaits de la réponse du médecin qui leur avait laissé entendre que « *ça va passer avec le temps..., que c'est une histoire d'âge* ». À l'évidence, les vitamines prescrites ne hâtaient pas la transformation tant attendue. Et puis, lorsque le docteur ne sait que dire ni que faire pour enrayer la situation et mettre fin aux tourments d'une famille angoissée par l'attitude incompréhensible de leur enfant, « *c'est pas une visite au guérisseur qui peut faire du mal* ».

Ce premier contact des Lourmel avec le monde magique fut un véritable choc. Si c'est avec une vague réserve qu'ils pénétrèrent dans l'appartement de la magnétiseuse, c'est avec un franc scepticisme qu'ils en ressortirent. Outre que la guérisseuse n'avait guère été plus prolixue que l'homme de la faculté quant à la thérapie à mettre en œuvre, le diagnostic qu'elle porta sur l'état de leur fille les laissa sans voix tant il était inattendu. Marie Lourmel subissait tout simplement « le Don ». Née un 15 août, jour de l'Assomption, elle était dotée du pouvoir de découvrir les choses cachées. Aux yeux de la guérisseuse, le fait que la petite fille portât le prénom de la sainte femme était un indice de plus de son élection. Ainsi commença la carrière de Marie Lourmel qui se fit à l'idée qu'on ne peut échapper au Don lorsque l'on est né sous son signe.

Si les dates de naissance prédestinent certaines personnes à l'exercice de pouvoirs hors du commun, il en va de même pour les circonstances de la venue au monde. Cela est notamment le cas de Germaine Ruffec. Enfant posthume, elle a, par une sorte de jeu

compensatoire que certains pourront considérer comme rédempteur, « *le pouvoir de découverte* ». Tout comme ses « confrères » précédemment cités, elle aussi fut « *travaillée par le Don* ». Mais à la différence de Marie Lourmel, sa famille avait une certaine connaissance des critères culturels qui associent des facultés particulières aux personnes nées dans des conditions bien spécifiques. Ainsi la révélation sociale de cette capacité à faire des choses impossibles à d'autres ne transita pas par une étape vécue comme relevant du pathologique. Si la tradition expliquait à Germaine Ruffec et à ses proches ses troubles comportementaux, ceux-ci devaient néanmoins être authentifiés comme une réelle manifestation du Don par une personne reconnue par la collectivité comme ayant compétence en la matière. Cette avalisation, à laquelle se joint donc une caution morale socialement approuvée, fut donnée à la jeune femme par une voyante. En légitimant ainsi le Don, la tradition est également validée, car il est sous-entendu que la nature et l'étendue des « pouvoirs » d'un individu peuvent être appréciées par le seul fait de remonter la chaîne de leurs possesseurs successifs.

En conséquence, le « portrait social » des radiesthésistes n'est pas particulièrement typé. Tout un chacun peut s'y retrouver pourvu que soient remplies les conditions qui le font capable de manipuler la baguette ou le pendule. Car avoir le Don est une chose, une autre est de l'exercer. Pour cela, un apprentissage délivré par un « homme de l'art » est nécessaire. Bien que des enfants puissent être aptes à manier ces instruments, l'indispensable enseignement qui leur permettra d'en user correctement leur sera rarement dispensé, car, du fait de leur âge, ils n'ont pas la mesure des choses. Ils devront généralement attendre la fin de leur adolescence pour y accéder. C'est entre vingt-cinq et trente ans qu'ils seront à même de songer à exploiter leur talent. Cet exercice se fera tout d'abord dans un cadre restreint puis s'étendra peu à peu, au fur et à mesure que l'opérateur accumulera les preuves de sa compétence.

S'inscrivant dans le cadre d'une pratique vérifiable au vu des résultats obtenus, la renommée du radiesthésiste est également sujette à l'appréciation que porte la collectivité sur sa conduite, et surtout sur l'usage qu'il fait de son Don. Comme il est de règle dans l'univers du magique, le Don doit être mis au service de la communauté. Comme son exploitation requiert un sens évident de la mesure, on attend également que la vie privée et sociale de l'intéressé soit en accord avec son exercice. Il faut donc qu'elle soit sérieuse et non licencieuse ou amoral. L'excès étant en quelque sorte prohibé, la recherche de gains financiers ou de signes de distinction sociale ne doit pas déterminer l'emploi du Don. Bien que toute peine mérite salaire, les honoraires doivent être raisonnables, modulés en fonction de la demande et dans une certaine mesure prendre en compte la situation financière du client. Ainsi le coût de la recherche d'une source ou d'un objet ne saurait être équivalent à celui de l'établissement d'un diagnostic médical ou de la prescription d'une médication. Mais, là encore, tout dépend de l'importance que revêt la découverte aux yeux du solliciteur. En tout état de cause, la fluctuation des tarifs doit s'effectuer dans une fourchette de prix qui ne permettrait pas un enrichissement rapide. En milieu rural, si cette règle n'est pas respectée, le flux de la clientèle se tarira très vite, et le penduliste sera dans l'obligation d'aller exercer ses talents ailleurs.

Comme on le voit, la collectivité entend avoir à l'œil les personnes auxquelles elle reconnaît des pouvoirs hors du commun, se réservant le droit d'en contrôler l'usage. Les intéressés sont d'ailleurs parfaitement conscients de cette contrepartie sociale à la reconnaissance de leurs facultés.

Ainsi Marie Lourmel juge que la monétarisation de ses dons n'est pas compatible avec leur origine quelque peu divine. Aussi exerce-t-elle « *gratuitement les trois quarts du temps. Quand les gens insistent trop, je leur dis simplement de me donner ce qu'ils veulent.*

Je suis pas comme les radiesthésistes médicaux en ville qui prennent 200 francs la séance et qui ont plein de monde. Heureusement que j'ai un autre métier à côté [elle est comptable]. Que voulez-vous, c'est comme ça ; il faut accepter le Don comme il est ».

Bien qu'il soit un professionnel de la radiesthésie, Guy Piétrél pense également qu'« *il faut pas exagérer avec ça. On a un don, d'accord, mais ce n'est pas une raison pour mettre les gens sur la paille. Moi, ça me rend malade de voir les sommes que demandent certains en ville : Quand on a un malade qui vient nous voir, il ne faut pas perdre de vue que c'est quelqu'un qui va mal. Notre rôle, c'est de l'aider et pas de l'enfoncer en profitant de la situation* ».

Partageant ce qui vient d'être dit, Patrick Quirieux considère en outre que, « *de toute façon, à la campagne, les gens ne marchent pas dans des combines comme ça. C'est normal de payer – hein ! On se donne du mal. Mais les gens sont à même de voir si on se fout d'eux. C'est pas comme en ville, ils nous connaissent. Le type qui fait le con, qui prend tout le monde de haut, il a beau avoir le Don, ça ne marchera pas. Les gens se méfient. Et ils ont raison ! Va-t'en savoir ce qu'un zozo pareil est capable de faire* ».

De fait, la plupart ne tirent pas l'essentiel de leurs revenus de l'usage de leur Don. Excepté lorsqu'ils sont par ailleurs magnétiseurs (comme Guy Piétrél et François Girard) ou sorcier (c'est le cas de Nicole Morinel et de Jean-Noël Caradeuc), tous exercent une profession (agriculteurs, employés de bureau, ouvriers...). À l'évidence, cela change le coût de la séance.

Comme c'est sur pièces que se forment les appréciations portées, examinons maintenant la nature des demandes d'intervention et la façon dont ces personnes y répondent. Outre la traditionnelle recherche de sources ou de nappes phréatiques, les applications de la radiesthésie sont multiples. Si la mise au point de techniques de découverte plus sûres l'a fait tomber en désuétude dans le domaine

de la prospection minéralogique, elle reste très prisée lorsqu'il s'agit de retrouver des objets disparus.

Muni de sa baguette ou de son pendule, « l'homme du Don » arpente donc les endroits susceptibles de receler ce qu'il faut découvrir. Partant du principe qu'il doit « *se brancher sur le plan vibratoire* » de l'objet caché, il se laisse guider par les ondes que son corps enregistre, son instrument ne servant qu'à les amplifier. Au gré des déplacements de la baguette ou des girations du pendule, il entame alors un hésitant ballet. Débutant en un point aléatoirement choisi, il se déplace en ligne droite vers la source radiante détectée. Attentif à l'intensité des tournolements de la petite boule suspendue au bout d'un fil qu'il tient entre le pouce et l'index ou des tressautements de la baguette généralement maintenue à deux mains, extrémités au creux des paumes tournées vers le haut, notre homme poursuit son lent cheminement jusqu'à ce que décroissent les manifestations. Rebroussant chemin à partir de ce point zéro jusqu'à l'endroit où « *les radiations sont les plus fortes* », l'instrumentaliste oblique alors à quarante-cinq degrés et reprend sa marche. La première étape consiste à ainsi délimiter le périmètre enserrant la future découverte. Une fois celui-ci tracé, suivant son importance il le réduit en utilisant la même méthode de progression, ou il se dirige directement en prenant comme nouveau point de départ une diagonale ou une hauteur de la figure. À mesure que s'effectue ce découpage géométrique et qu'il se resserre autour de la chose convoitée, les déplacements du pendule ou de la baguette augmentent. Lorsque l'officiant touche au but, les réactions de son instrument conservent la même intensité, quelles que soient les rotations qu'il effectue sur lui-même. À n'en point douter, l'objet se situe ici, et il ne reste plus qu'à le dénicher en creusant le sol ou en passant la main sous le meuble.

Pour obtenir ce résultat que j'ai maintes fois pu constater, les radiesthésistes peuvent agir de deux manières. La première, la plus

simple et la plus sûre, consiste à se munir d'un « témoin », d'une chose analogue à celle recherchée. Toute la difficulté réside en effet dans la sélection précise des ondes provenant de l'objet à découvrir, car il est également porteur de celles des éléments de l'environnement. À défaut, comme il est admis que toute chose dépose ses radiations sur celles qui ont été à son contact, l'officiant peut se saisir de l'une d'elles et, tel le chien qui remonte une piste après avoir senti un linge porté par un individu, se mettre sur la trace de ce qui est quêté. Lorsqu'il s'agit de trouver une source, une simple aspersion d'eau sur la main lui permet d'être en parfaite « syntonisation » avec le liquide à localiser.

Il n'a cependant pas toujours à sa disposition ce substitut. Dans ce cas, il est obligé de recourir à une méthode beaucoup plus aléatoire. Reprenant la thèse mentaliste de la perception extrasensorielle, il crée le témoin à partir d'une représentation visuelle qu'il s'efforce d'effectuer. Par exemple, pour rechercher une personne, s'il ne possède ni l'un de ses vêtements, ni une mèche de ses cheveux, ni un papier écrit de sa main, il peut utiliser sa photographie. À défaut, il peut faire de même avec son seul nom et/ou sa date de naissance.

Mais il est des cas extrêmes, malheureusement très fréquents, où il ne peut se figurer ce qu'il doit découvrir, parce qu'il ne sait pas au juste ce qu'il cherche. C'est à cette incroyable et dramatique situation qu'il est confronté lorsqu'il doit localiser la source de « radiations négatives », émises par des « charges ». Afin de trouver l'objet maléfique propageant les sortilèges, le désenvoûteur radiesthésiste doit procéder à une opération comprenant deux phases. Il effectue une sorte de « vide mental » pour ne plus ressentir les multiples émanations en provenance de ce qui l'entoure et, après un laps de temps d'intense concentration, il se met à l'écoute de son propre corps afin de sélectionner les sensations qu'il perçoit. Les objets maléfiques étant censés émettre de puissantes ondes (là est

l'une des clés de l'envoûtement), l'officiant ne tarde pas à repérer celles qui lui procurent d'anormaux – et donc significatifs – symptômes. « Intense chaleur », ou à l'inverse « froid glacial », « picotements », « décharges électriques », « sentiments d'oppression », sont les termes employés par les uns et les autres pour décrire ce qu'ils éprouvent au contact des « ondes négatives ». Se fiant à leur expérience, les extrasensibles se laissent alors guider par leur organisme, la baguette ou le pendule devenant à ce point presque superflus. S'ils les utilisent dans cette périlleuse détection, c'est tout simplement *« pour pas foutre les pieds là où y faut pas »*, car, comme le dit Nicole Morinel, *« il faut faire très attention avec ces trucs-là. Ça suffit déjà bien de s'exposer à ça ; il ne faut pas en plus se faire prendre parce que ça n'est pas une sinécure pour s'en débarrasser »*. Si la prudence est une condition majeure du bon exercice de la radiesthésie, elle est d'autant plus indispensable que l'opérateur œuvre dans le domaine du médical.

Fidèles à la notion de « champ vibratoire », les radiesthésistes considèrent que le corps humain est peu ou prou une sorte de batterie électrique. Tout comme tel objet fonctionne correctement lorsqu'il est chargé comme il doit l'être, notre organisme a un rendement optimal lorsque *« sa potentialité électrique est équilibrée »*. *« Un corps sain vibre harmonieusement »*, comme se plaît à le rappeler Marie Lourmel. Corrélativement, la maladie se traduit par l'émission d'ondes dysharmonieuses. L'action de l'opérateur consiste alors à les capter et à les localiser.

Afin de déterminer l'organe malade, il part, là encore, du plus large pour arriver au plus précis. Après avoir trouvé le système déficient, il définit la partie atteinte, puis localise l'élément à traiter. Il devra, là aussi, tenir compte des ondes émises par ceux qui l'entourent et le masquent. Pour effectuer cette recherche, il passe simplement l'index de sa main gauche sur le corps du patient, puis se laisse guider par les impulsions ressenties, rendues visibles

par les girations du pendule qu'il tient de la main droite. Attentif, il prend également en compte les « picotements », la « chaleur » ou la « froidure » que sa senestre ressent à l'approche de la zone atteinte. Bien évidemment, il doit « être en pleine forme » pour ne pas émettre un diagnostic erroné.

Pour plus de sûreté, un « témoin » est utilisé. Un cœur de bête ou même une photographie ou un dessin de cet organe peuvent faire l'affaire pour déceler une éventuelle affection cardio-vasculaire. Comme le radiesthésiste n'a pas à sa disposition un corps humain ou animal, le substitut est généralement une simple planche anatomique. Une fois détectée la partie malade, il complète son analyse en utilisant des « tables de correspondance » mettant en relation troubles pathologiques et médicaments. Certains d'entre eux emploient également des échantillons homéopathiques ou des tubes contenant cultures microbiennes ou produits médicamenteux couramment utilisés. Afin de déterminer le choix du bon remède, le thérapeute reste attentif aux réactions du pendule. Celui-ci devra girer dans le même sens sur l'organe et sur le médicament.

Outre que les thérapeutiques prescrites (généralement homéopathiques, phytothérapiques ou métallothérapiques) n'échappent pas à la critique, le procédé utilisé pour l'émission du diagnostic et des remèdes adéquats est loin de bénéficier d'un assentiment sans réserve. Comment expliquer qu'une même émanation fasse girer le pendule d'un tel dans un sens et celui de tel autre dans le sens contraire ? « *Moi, vous savez, depuis le temps que j'utilise le pendule, j'ai appris à le connaître. Quand il tourne dans un sens, c'est bon, quand il tourne dans l'autre, c'est mauvais* », affirme Nicole Morinel. Plus précis, Guy Piétrél considère que « *le corps humain est bipolarisé. C'est bien simple, lorsque tout colle, le pendule se déplace latéralement. S'il oscille vers la gauche, c'est qu'il y a surcharge. Vers la droite, c'est qu'il est à plat. Notre rôle, c'est de repérer s'il faut recharger le corps en énergie positive ou en énergie négative pour rétablir l'équilibre* ».

De tels propos peuvent faire sourire, mais les radiesthésistes les partagent néanmoins, l'unanimité se faisant sur l'interprétation des ondes perçues, quelles que soient les directions indiquées par les instruments des uns et des autres. Ainsi, souligne Jean-Noël Caradeuc, « *pour moi, en présence d'ondes négatives, le pendule tourne vers la droite. Pour d'autres, ce sera le contraire. Il y en a pour qui c'est d'avant en arrière ou l'inverse. Ce qui compte, c'est que chacun sache bien lire les signes qu'il reçoit. Vous pouvez faire l'expérience de mettre plusieurs radiesthésistes sur la même chose. Si vous regardez les pendules, vous n'allez rien y comprendre. C'est à perdre son latin. Mais on sera tous d'accord pour dire si c'est positif ou négatif. À partir de là, chacun agit selon ses connaissances. Dans le cas d'une maladie par exemple, il y en a qui vont choisir l'homéopathie, d'autres l'allopathie – mais c'est plus rare –, d'autres des plantes, etc. Au final, le médicament syntonise toujours avec ce qu'il y a à traiter* ».

Forts de cette conviction, que la plupart d'entre eux déclarent « *prouvée scientifiquement* », ces « hommes du Don » considèrent également en majorité qu'il n'est pas nécessaire de se déplacer sur le terrain pour œuvrer. Si le commun des mortels a bien du mal à admettre qu'on puisse percevoir des ondes à distance (en étant parfois séparés de leur source par plusieurs centaines, voire plusieurs milliers de kilomètres), cette réticence légitime est « *un faux procès contre nous* », clame François Girard.

En effet, point n'est besoin au radiesthésiste de perdre du temps en déplacement pour trouver ce qu'il quête. Le simple plan d'une maison ou d'un terrain suffit pour y découvrir l'objet de la demande. De même, une photographie du malade permet de déceler l'endroit de l'affliction qui le tourmente.

J'ai eu maintes fois l'occasion d'assister à ce genre de séance et j'en livre ici deux exemples. Le premier concerne la recherche d'un chien, disparu lors d'une partie de chasse. Après avoir vainement arpenté trois jours durant bois et landes, son propriétaire s'en

remit aux bons soins de Patrick Quirieux. Celui-ci étala devant lui une carte IGN correspondant au territoire où le fugueur était censé errer, prit ensuite dans sa main gauche un collier porté par l'animal et, sachant sa race, son âge, la couleur de sa robe et son poids, il se concentra sur une image mentale de la bête. Lorsque par cette opération il eut une représentation précise du gambadeur, il prit son pendule et, les paupières mi-closes, tendu et concentré, le promena lentement au-dessus de la zone d'investigation.

Prenant comme point de départ l'endroit où s'étaient séparés le chasseur et son chien, il décrivit une spirale de plus en plus large. De temps à autre, il dessinait au crayon des croix sur la carte, aux endroits où la petite boule métallique girait de façon significative, indiquant qu'en ces lieux était passée l'indisciplinée bestiole. Lorsqu'il eut atteint les limites du plan, il traça une série de lignes entre plusieurs de ces repères, quadrillant ainsi la carte de zones qui se chevauchaient parfois, au gré des déplacements du quadrupède. Après une nouvelle exploration de chacune d'entre elles, il détermina les zones où les recherches n'étaient plus à effectuer et celles où il était probable que l'animal se trouvât. En raison de l'étendue du terrain à prospecter et de la circulation incessante de l'animal à localiser, le radiesthésiste confia au malheureux maître sa voiture équipée d'un téléphone. Arrivé à un point donné (distant d'une trentaine de kilomètres du domicile de Patrick Quirieux), le chauffeur devait nous téléphoner. À chaque appel, espacé d'environ un quart d'heure, le penduliste indiquait à son interlocuteur une nouvelle direction à prendre, un autre secteur où porter ses regards. Après plus de trois heures de ce jeu de piste jalonné de coups de téléphone désolés et de plus en plus inquiets, la voix excitée de M. Laurent résonna dans l'écouteur. Bafouillant d'émotion, il nous apprit qu'un couple de cueilleurs de champignons venait d'apercevoir un chien identique au sien dans la zone dernièrement mentionnée.

Muni de nouvelles directives données par le pendule qui semblait depuis peu pris d'une folie tournoyante, le pisteur se remit en route. Un petit quart d'heure plus tard, les retrouvailles eurent lieu au détour d'un chemin. Cet heureux dénouement fut évidemment pour le radiesthésiste l'occasion de railler mon scepticisme.

Du reste, quelle que soit notre attitude face à ce genre de démonstration – au demeurant fréquemment renouvelée –, il n'est peut-être pas inutile de savoir que, bien qu'ils ne s'en vantent pas, les services de police ne dédaignent pas d'utiliser ce procédé lorsqu'il s'agit de localiser un fugitif ou une personne disparue ; de même, dans le domaine de la sorcellerie, quand il s'agit de connaître l'identité d'un jeteur de sort. Ainsi, dans l'affaire Brasseleuc¹, Pierre Fauchec identifia l'envoûteur de ses clients en promenant son pendule au-dessus de petits papiers sur lesquels étaient inscrits les noms de suspects. Sans doute les consultants et leur désenvoûteur avaient-ils une idée de l'identité de la personne à découvrir (ce qui apporte de l'eau au moulin des sceptiques), il n'en demeure pas moins que l'instrument corrobora ce présupposé qui fut avalisé par le dénouement de l'affaire.

Cet exemple souligne l'étroite imbrication entre la radiesthésie et le magique. Cherchant à se défaire de cette association susceptible de nuire à leur réputation, les radiesthésistes modernes invoquent des théories pseudo-scientifiques et se parent d'épithètes ronflantes. C'est ainsi que le sourcier est monté en grade en devenant radiesthésiste (ou téléradiesthésiste lorsqu'il agit à distance, en utilisant la photographie par exemple), puis de nos jours radiotelluriste (lorsqu'il cherche à définir la nature d'un sol et à déterminer son influence positive ou négative pour y bâtir une habitation), ou psycho-radiesthésiste (lorsqu'il procède à une analyse caractérologique à partir d'une photographie ou d'un objet ayant été en contact avec

1. J'y reviendrai p. 231 et suiv., et p. 312 et suiv.

la personne dont on désire connaître le comportement, afin par exemple de savoir s'il sera un conjoint fidèle ou un employé zélé). Mais ils ont beau faire, l'appartenance de leurs pratiques à l'univers du magique n'en demeure pas moins évidente, comme l'illustrent sans ambiguïté les procédés de fabrication des fameuses baguettes divinatoires encore utilisées, bien que supplantées par le pendule dont le maniement est plus aisé.

Tout d'abord, le rameau de coudrier qui sert à son élaboration n'est pas cueilli n'importe quand. L'opération se déroule en période de pleine lune ou à son déclin, ou entre vingt-trois heures et minuit, ou à l'aube. Ensuite, la pousse choisie doit être de l'année, car elle contient une plus grande quantité de sève. Enfin, ladite branche doit être tranchée selon un rituel spécifique. Outre que le couteau qui la sectionne doit être neuf, le nombre de coups donnés est toujours impair¹.

Par ailleurs, pour en augmenter l'efficacité, la baguette est parfois consacrée au moyen de fumigation d'encens, d'aspersion d'eau bénite et de récitation de prières. De même, il est fréquent d'y graver les noms d'« esprits », afin de lui conférer un surcroît de « force magique ». Ainsi l'un de mes informateurs sorciers avait-il inscrit sur le manche de son ustensile l'abréviation hébraïque *AGLA* (mot formé des initiales d'*Athath*, *Gabor*, *Léolam* et *Adonai*, signifiant « Vous êtes puissant et éternel Seigneur »), afin qu'aucune « force mauvaise » ne l'attaque lorsqu'il s'en servait. Cet instrument était devenu un véritable talisman qui le protégeait.

Comme on le voit, nous sommes bien loin de la détection d'ondes dites naturelles. D'autant que ce genre de bâton est également utilisé pour évoquer des « entités de l'au-delà », voire réaliser

1. Pour plus de détails sur cette opération, le lecteur peut se reporter aux pages 127 et 128 de mon ouvrage *Pouvoirs sorciers : enquête sur les pratiques actuelles de sorcellerie*, Paris, éd. Imago, 1988, rééd. 2009, pour y suivre la confection de ma baguette magique par M. Dréan.

de fructueux pactes. Ainsi « le Dragon rouge », célèbre grimoire de sorcellerie du XVI^e siècle que suit à la lettre une des sorcières que j'ai rencontrées, préconise-t-il d'agir de la manière suivante : « *Quand vous voudrez faire votre pacte avec un des principaux esprits que je viens de nommer, vous commencerez, l'avant-veille du pacte, d'aller couper, avec un couteau neuf qui n'ait jamais servi, une baguette de noisetier sauvage qui n'ait jamais porté fruit, et semblable à la verge foudroyante* [autre appellation de la baguette lorsque son usage est réservé à la découverte de trésors], *positivement au moment que le soleil paraît sur l'horizon*¹. »

Muni de sa « *baguette mystérieuse* », l'opérateur trace alors un triangle enchâssé dans un cercle protecteur puis appelle l'esprit démoniaque qui doit lui faire découvrir le trésor qu'il convoite. Suit un long dialogue entre le ministre de Lucifer et le sorcier. À son terme, celui-ci est exaucé en contrepartie d'un pacte par lequel il s'engage à donner son corps et son âme au démon dans vingt ans de là.

Si cette opération peut être de nature à troubler plus d'un lecteur, il faut cependant reconnaître que la baguette divinatoire et son moderne dérivé – le pendule – ont encore de sérieux partisans, tout au moins en ce qui concerne les usages précédemment évoqués. Plusieurs raisons concourent en effet à leur octroyer quelque crédit.

Tout d'abord l'action de l'instrumentiste aboutit assez rapidement. La découverte d'un objet, d'une personne ou l'émission d'un diagnostic médical ne sont qu'une affaire d'heures. Quelle que soit donc l'issue de la consultation, le client n'aura guère le sentiment d'avoir perdu son temps. Comment pourrait-il en être autrement lorsqu'il cherche depuis des jours ou des semaines un objet perdu ou une personne disparue ? Comment le malade, qui

1. « Le Dragon rouge » (1522), p. 138 à 143, in *Grimoires et rituels magiques*, Paris, éd. Belfond, 1980.

a remonté des mois durant la filière des spécialistes médicaux au gré d'examens renouvelés – et parfois contradictoires –, et qui voit le penduliste réagir au contact de son affection et la petite boule s'agiter, pourrait-il ne pas être séduit ?

Outre la rapidité souvent constatée des effets, le consultant est d'autant plus enclin à se tourner vers la radiesthésie, lorsque la demande a trait à sa santé, que l'officiant parle le même langage que lui. Autant il peut exister un réel décalage socio-culturel entre les souffrants et le médecin (surtout en milieu rural), autant il est réduit lorsque, comme cela est généralement le cas, le radiesthésiste a un enracinement familial et culturel similaire à celui de ses sollicitateurs. On le préférera à l'« homme de la faculté », parce qu'il ne porte pas dans ses bagages le cortège de craintes qui accompagne l'ouverture de la trousse professionnelle. Bien que l'heure soit à l'exaltation de la technologie médicale, celle-ci ne laisse pas d'effrayer. Outre que les patients reprochent fréquemment à la médecine d'être déshumanisée, ils critiquent beaucoup la quantité de médicaments qui leur est prescrite. Tous ont peu ou prou le sentiment d'entretenir l'industrie pharmaceutique. La connaissance de l'existence des produits placebo ne contribue d'ailleurs pas à estomper cette opinion. Un fidèle de Guy Piétrél souligne : « *Au moins avec lui, tu es sûr que ça ne va pas traîner. Il voit tout de suite ce qu'il y a... Au moins tu n'en as pas pour 500 francs (80 euros) de médicaments.* » « *Tu peux être sûr que tu ne vas pas te retrouver avec de l'eau sucrée* », conclut une cliente satisfaite des services de Louise Beaumeleuc.

Péremptaires, ces affirmations rendent assez bien compte des raisons qui entraînent nombre de nos concitoyens à se tourner vers les radiesthésistes plutôt que vers les médecins.

S'ils déclarent tous « *savoir à quoi s'en tenir* », qu'en est-il de ceux qui font appel aux voyants pour connaître le moyen d'agir afin d'infléchir le cours d'événements annoncés ?

CHAPITRE 2

La constellation des clairvoyants

S'il est une chose que nous apprend l'histoire de l'humanité, c'est bien que la divination est universelle. Pas une société qui ne l'ait pratiquée sous diverses formes ! Du décryptage des signes émis par notre environnement (par exemple le déplacement des planètes ou des animaux, la pousse des plantes...) à celui des signaux créés par des procédés mantiques (la lecture des entrailles, le jet d'objets, l'usage de supports comme les liquides, le miroir ou les cartes), les moyens inventés par l'homme pour satisfaire son besoin de connaître l'avenir afin de ne pas succomber sous les coups du hasard sont fort nombreux.

Étant donné l'importance du consensus créé autour de la voyance (selon un sondage IFOP¹, 12,5 % des Français ont au moins une fois consulté un devin), il me paraît essentiel d'en connaître les raisons et d'éclairer ce qui les rend légitimes, tant sur un plan individuel que sur un plan social. Ne pas admettre ce dernier aspect de la question, alors même qu'il n'y a guère de journaux qui n'aient leur horoscope et que le salon parisien de la voyance recense chaque année quelque cent mille visiteurs, c'est se voiler la

1. Cité dans *L'Express* du 27 décembre 1985. Il n'existe pas de statistiques précises plus récentes.

face et, ce faisant, s'exposer à prendre pour argent comptant toute explication rassurante, voire se soumettre aux idées préconçues...

Vu l'immensité du champ de la voyance et l'optique de cet ouvrage, je ne développerai pas les multiples mancies qui reposent essentiellement sur la transmission d'une connaissance. L'interprétation des présages ou des songes, l'astrologie et ses dérivés, comme la numérologie ou l'onomalogie (le décryptage des noms et prénoms), les nombreuses pratiques liées à la physionomie humaine, comme la chiromancie (la lecture des lignes de la main), la métoposcopie (l'interprétation des rides du front), ou la physiognomonie (la connaissance du caractère de l'individu par l'examen des traits de son visage) ne seront donc pas traitées ; de même, l'explication des arcanes du tarot, des figures du marc de café ou des dessins tracés par le jaune d'œuf. Ces sujets sont abondamment traités en d'autres lieux. Ne seront donc étudiées que les pratiques dont l'usage est subordonné à la possession d'un Don¹.

En effet, si tout un chacun peut effeuiller la marguerite pour savoir si un amour va être partagé, ou apprendre à tirer les cartes, certaines personnes possèdent la faculté de pénétrer le monde du caché sans que cela repose sur un savoir-faire acquis. Aussi sont-ils souvent perçus comme des élus. Comme pour les radiesthésistes, les circonstances de la naissance ou les aléas du calendrier peuvent expliquer le don de voyance. C'est parce qu'elle est née « *le jour des morts* », dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre, que telle personne aura la capacité de déceler ce qui est hors de vue des vivants. Ainsi que bon nombre de ses confrères natifs de cette date, la voyante aura en outre l'incomparable pouvoir d'évoquer les défunts et de

1. Très en vogue, les stages de tarologie sont une lucrative activité pour de nombreux voyants, les tarifs étant généralement de l'ordre de 2 000 à 3 000 francs (300 à 500 euros) – payables d'avance – pour une dizaine ou une quinzaine de leçons, auxquels s'ajoute souvent l'achat, fort conseillé, de cassettes vidéo, de livres ou de mallettes du parfait tarologue.

dialoguer avec eux. Il en est de même pour les personnes nées les mercredis, vendredis et samedis pendant la période des « quatre-temps » (entre le mardi gras et Pâques) ou durant la dernière nuit de l'année à minuit, à cette heure frontière entre l'année passée et celle à venir (comme nous le verrons, cette heure « no man's time » et les périodes de transition entre les saisons, comme les solstices, jouent un rôle important dans les déterminismes du magique).

D'autres circonstances entourant la naissance sont invoquées. Ainsi est-ce parce qu'ils sont « nés coiffés », c'est-à-dire recouverts de la membrane amniotique, que MM. Rivoalan, Chaleuc et Mme Morgalec excellent dans l'art de prédire les événements futurs¹. En raison des perspectives offertes par la possession d'une telle disposition, par extension « être né coiffé » signifie également être chanceux. Ainsi dévolue, la chance est la marque du destin. Une destinée à laquelle on n'échappe pas car il se trouve toujours des personnes susceptibles d'en révéler la portée à l'intéressé et à sa famille, comme ce fut le cas pour les trois personnes précitées. C'est également « *une voisine au courant de ces choses-là* » qui apprit à la mère de Michèle Quédailiac que sa fille avait le Don puisque son père était décédé avant sa naissance.

Outre ces règles traditionnelles, il est couramment admis qu'un enfant dont l'un des parents est ou a été devin a de fortes chances d'être lui-même doué de cette faculté, celle-ci se propageant en quelque sorte par le sang. Mais à la différence des cas précédents,

1. Cette croyance au don conféré par l'enveloppe fœtale n'est pas spécifiquement française. Maintes fois Claude Lecouteux l'a relevée dans les légendes germano-scandinaves du Moyen Âge (cf. Claude Lecouteux, *Fées, sorcières et loups-garous au Moyen Âge*, Paris, éd. Imago, 1992). De même, Carlo Guinzburg note son rôle déterminant dans les pouvoirs attribués aux « Benandanti » dans le Frioul du XVI^e siècle (cf. Carlo Guinzburg, *Les Batailles nocturnes*, Paris, éd. Verdier, 1980). Pour plus de détails sur ce sujet, voir l'excellent ouvrage qu'y a consacré Nicole Belmont, *Les Signes de la naissance*, Paris, éd. Plon, 1971.

ces derniers devront faire la preuve de la transmission héréditaire du « pouvoir » de leurs géniteurs. Quoi qu'il en soit, l'importance des critères culturels qui confèrent à certaines personnes un talent particulier est une donnée fondamentale du magique. C'est donc pour ces raisons que la plupart des voyants – et par extension les diverses catégories de magiciens – inscrivent au haut de leur carte de visite ou de leurs encarts publicitaires le caractère inné de leurs « pouvoirs ». Outre la mention « don de naissance », la filiation est fréquemment indiquée, suggérant ainsi au client potentiel qu'une vérification préalable de la nature et de l'étendue des dispositions est toujours possible. Afin que nulle ambiguïté ne demeure quant à la réalité des possibilités affirmées, les plus persuasifs n'hésitent pas à user de pseudonymes qui en rappellent l'origine. Ainsi les termes « mana » (en référence à la force magique qui réside dans toute chose et dont est pourvu le sorcier¹, « soleil » (en référence à l'astre qui dissipe les ténèbres et met en lumière tout ce qui est caché) et autres dérivés évoquant la clairvoyance ou la « puissance magique » servent-ils, à bon compte, de caution culturelle en se substituant à la surannée « madame Irma ». Bien évidemment, les voyants issus du milieu dans lequel ils exercent n'ont pas besoin de recourir à de tels artifices (essentiellement urbains).

Il est également significatif de constater que les voyants sont, comme les radiesthésistes, « travaillés par le Don » et éprouvent des symptômes qui leur révéleront leurs aptitudes.

Généralement, les facultés extrasensorielles se manifestent dès la prime enfance, comme ce fut le cas d'Arsène Renouvel. Abandonné quelques mois après sa naissance, il a été confié aux soins de l'Assistance publique. Sans s'étendre sur son enfance qu'il juge

1. Par extension, cette notion mise en évidence par l'étude capitale de Codrington sur la Mélanésie (*The Melaneseans, their Anthropology and Folklore*, Londres, 1890) fut reprise par maints anthropologues pour exprimer les conceptions magiques ayant cours dans la plupart des sociétés, « primitives » ou non.

« *malheureuse et triste* », il indique : « *Dès mon plus jeune âge, j'ai été obnubilé par mes parents ; c'est quelque chose de ne pas savoir de qui on vient.* » Tourmenté par cette absence, il se décrit comme un enfant « *à la sensibilité à fleur de peau..., à l'humeur changeante* » ; « *Très instable* ». Susplicieux à l'égard d'un entourage qu'il n'apprécie guère, il a le sentiment de « *n'être rien, d'être abandonné par tout le monde* ». En grandissant, sa morosité s'affirme et il devient de plus en plus replié sur lui-même. Bien entendu, un tel état d'esprit ne facilite pas ses résultats scolaires. Tremblant à l'idée d'être la risée de la classe, le cancre met toute son énergie à détourner de lui les questions de ses professeurs. « *C'est bien simple, je me faisais tout petit dans mon coin et je pensais : très fort : pas moi ! pas moi !* »

Constatant que les interrogations filent vers d'autres victimes, l'enfant s'enhardit. « *Quand j'ai vu que ça marchait, j'ai pris de l'assurance. Je fixais le professeur et je pensais : pas moi !... Et ça marchait. C'est comme ça que tout a commencé. Après j'ai voulu voir jusqu'où ça pouvait aller, c't' affaire-là. Alors je pensais un nom et, pof, ça tombait sur lui.* »

Si ce stratagème lui permet d'éviter de mauvaises notes et de se maintenir médiocrement jusqu'au certificat d'études, il en est quand même troublé. En effet, s'il est capable de si bien influencer ses enseignants, ne pourrait-il pas faire de même vis-à-vis de ceux qui l'entourent, et notamment de ceux qu'il n'aime guère ? Constamment évincé des parties de football, qui se déroulent dans la cour de récréation (« *Les autres me trouvaient empoté* »), il se prend à souhaiter que le meneur de la classe se casse la jambe, espérant ainsi accéder, lui aussi, au défolement ludique de ceux de son âge. « *Et alors c'est arrivé.* » Nullement perturbé par cet incident (« *En y repensant maintenant, c'est une revanche que je prenais sur les autres... ça m'aidait à supporter ma situation* »), il réitère ce genre de choses au gré de ses humeurs. « *Tenez, une fois il y en a un qui n'avait pas voulu me prêter son devoir. C'était à la fin de*

l'année. Alors, tout de go, je lui ai balancé : "D' toute façon, tu peux toujours courir, le certif, tu l'auras pas !" Ça n'a pas loupé. La veille, il est tombé malade. Il a dû attendre un an pour se présenter. Moi, je m'en foutais, d'autant que je l'ai eu. »

À soixante-cinq ans, mon interlocuteur estime qu'il prenait ainsi « *une revanche sur la vie* ».

N'éprouvant nulle mauvaise conscience au regard des événements qu'il pensait provoquer, il voit dans ce qu'il considère être un don l'occasion de « *croquer la vie à pleines dents* ». Il s'applique, par exemple, à « *donner le petit coup de pouce* » pour que les filles ne lui résistent pas. Après une période passée à « *prendre du bon temps, ça tu peux me croire* », l'itinéraire du jeune homme bifurque brusquement. À vingt-cinq ans il « tombe » éperdument amoureux. La passion étant réciproque, le jeune couple, qui « *avait mis la charrue avant les bœufs* », décide de se marier : « *Tu comprends, j' voulais pas que mon gosse, il n'ait pas de père. Tout mais pas ça.* »

C'est alors qu'il fait un rêve étrange. « *Je voyais de l'eau et un petit bateau. Mais je ne pouvais pas dire si c'était en mer ou sur un lac. C'était tout flou, comme brumeux... Tout ce que je sais, c'est qu'il y avait des tourbillons, et puis des cris, et puis des gens dans l'eau. Je ne comprenais pas ce qui se passait ; ça a duré des semaines, ce cauchemar* », jusqu'au jour où la jeune épouse part en mer avec des amis baguenauder le long des côtes bretonnes, jour fatal qui voit le naufrage de la frêle embarcation... « *À partir de là, ce fut fini. Tout a été différent.* »

Veuf inconsolable, Arsène Renouvel ne cherche pas d'autres bras féminins pour estomper son chagrin. La perte de son épouse et de son futur enfant est un véritable traumatisme. « *C'est à partir de là que j'ai commencé à sentir les accidents ou les gens malades. À l'époque je travaillais dans une banque, dans une petite agence. Toute la journée, je voyais plein de gens défiler. Des fois, j'avais froid comme ça, subitement, sans raison. Au début je ne comprenais pas, d'autant*